

Il allait apprendre sans doute ce qui s'était passé.

—Tu ne t'attendais à ma visite, n'est-ce pas ? jeta le Duc-Rouge d'un ton âcre et dur.

—L'homme doit s'attendre à tout.

—Vraiment ?

Somerset étudiait en dessous l'hôte du cachot, cherchant par quelle phrase s'assurer si le prisonnier était au courant du coup de force dont la forteresse venait d'être l'objet et s'il l'avait lui-même commandé.

—N'as-tu donc pas entendu, tantôt ? fit-il enfin.

—Quiconque est doué du sens de l'ouïe entend ce qui se passe.

—Trêve d'équivoques et de sentences ! gronda le duc, exaspéré par cette froideur dédaigneuse. Les cris de mort qui remplissaient cette cour il y a quelques instants, le cliquetis des armes, certaine voix trop connue de toi ont dû frapper clairement ton oreille. Cette voix surtout, celle de ton complice.

—Celle de mon complice, répliqua le seigneur de Kervien avec la même froideur.

—Et tu te dis qu'ayant échoué, étant parvenu à sortir de la citadelle, il recommencera. Je te jure que non ! J'écartèlerai plutôt moi-même, des mains que voici, mes lâches argousins, si avant deux fois vingt-quatre heures ils ne l'ont pas conduit devant moi garotté, ligotté pour être pendu comme on le fait des chiens malfaisants !

Une secousse galvanique secoua le corps d'Henri de Mercourt, faisant claquer ses fers, en dépit de son empire sur lui-même.

Martial était parvenu à sortir de cet asile de malédiction après son insuccès. Il était libre encore !

C'était donc bien lui dont il avait perçu, reconnu l'accent.

—Tu te tais ! éructa Somerset parvenu aux dernières limites de la rage, tu te tais, parce que tu comprends que chacune de tes paroles serait un aveu, et parce que tu as peur du tortionnaire, peur du bourreau ?

Un sourire hautain fut la seule réponse à Somerset qui partit en blasphémant.

—Venez donc, dit-il, puisque vous invoquez la parole du Christ, et que vous avez de quoi payer.

Et il conduisit Martial vers la ferme devant laquelle les bœufs attendaient leur maître.

—Femme, voici un homme qui demande à manger ; il a de quoi payer d'honnêtes gens comme nous qui se dérangent pour lui venir en aide.

Martial avait suivi son peu obligeant introducteur.

Il n'aperçut pas d'abord la maîtresse du logis, mais il distingua par contre, non loin de la porte, une jeune fille pâle et triste, une adolescente plutôt, occupée à un labeur grossier.

Avec stupeur, il remarqua que le costume de l'enfant, quoique fripé et sillonné de déchirures, réparées hâtivement, ne répondait pas au travail auquel elle était adonnée.

L'enfant n'avait même pas regardé en entendant marcher.

Son existence paraissait être celle des créatures frappées par la fatalité et qui demeurent ployées sous son poids écrasant.

Mais, en attendant annoncer la présence d'un étranger, elle releva vivement la tête.

Son regard croisa celui si franc et si énergique de l'écurier. Et Martial comprit qu'il y avait un mystère dans l'existence de l'enfant qui se trouvait là.

La jeune fille lut en même temps de la sympathie dans ses yeux.

Mais ces observations devaient s'arrêter là.

La femme du paysan surgit d'une pièce voisine où elle s'était rendue momentanément.

Elle se tourna d'abord vers l'enfant avec un visage irrité.

—Que fais-tu là, toi ? A l'écurie, houst ! Va donner leur fourrage aux bestiaux.

En même temps, elle levait la main.

L'enfant courba le front et sortit.

C'était Marguerite !

CX. — UNE NOUVELLE TACHE

CIX. — LA FERME ISOLÉE

Le jour commençait à se lever.

Martial se redressa : une expression de vie nouvelle remplaçait sur ses traits la rigidité qui s'y était étendue depuis sa sortie de la Tour de Londres.

Une inspiration lui était venue pendant les heures qui venaient de s'écouler.

Au moment où lord Mercy, Wilkie et la femme de ce dernier parlaient pour la France, où Martial avait refusé de les suivre, le duc de Noxford lui avait dit que s'il avait besoin de lui un jour, il n'avait qu'à aller le trouver.

Et l'écurier venait de s'en souvenir.

—Je vais me rendre auprès de lui, s'était-il dit. Et puisque c'est au vicomte de Mercourt qu'il doit la liberté, je lui demanderai le même service pour son bienfaiteur.

Le descendant des Lancâstres, libre et retourné au milieu de ses vassaux armés, était une puissance avec laquelle la reine et Somerset se trouvaient obligés de compter.

Martial s'était dit que là où la force n'avait pu réussir, la diplomatie serait peut-être plus heureuse, et que l'on ne refuserait pas la liberté d'un prisonnier au grand seigneur en état maintenant de soulever une rébellion.

Mais où était situé le duché de Noxford ? Vers le nord : c'était tout ce que savait Martial.

Et il s'enfonça hardiment dans la forêt, tenant à ne pas tomber sous la coupe de l'ennemi de son maître, maintenant qu'il avait un objectif.

Se guidant sur le soleil, il marchait toujours vers le nord.

Entre les ondulations velues, il crut voir passer au loin une paire de bœufs attelés au joug et traînant une charrue.

Il y avait donc une ferme par là.

C'était assez loin de la ville pour que les paysans fussent encore dans l'ignorance des événements de la veille.

Du reste, Martial resterait chez eux, tout juste le temps de demander le morceau de pain dont il avait besoin, et il se replongerait ensuite dans la forêt.

Il apparut soudain à une dizaine de toises du cultivateur.

—Salut au maître de ses champs, commença Martial en l'abordant. J'ai voulu prendre au plus court en passant par les bois et je vois que j'ai eu tort de quitter la route. Au nom de la Sainte-Bible, je viens vous prier de me donner, contre argent, quelque chose à manger.

La cupidité fit alors briller les traits de l'autre.

La paysanne avait accueilli le voyageur avec encore plus de mauvaise humeur que son mari ne l'avait fait.

Ils étaient bien pauvres, prétendait-elle ; la récolte avait été mauvaise, et malgré leur bon cœur ils possédaient tout juste assez pour eux... juste assez pour ne pas mourir de faim.

Martial ne répondit pas et sortit de sa ceinture une des deux pièces d'or qui lui restaient.

Et la posant sur la table devant lui, le doigt appuyé sur la pièce.

—Si vous êtes dépourvus de provisions, vous aurez cependant assez de pièces de bronze et d'argent pour changer ceci.

La vieille eut une tension de ses doigts tordus en griffes pour s'emparer de l'or : mais elle se contint.

L'accent mielleux, mais toujours âcre malgré ses efforts, elle reprit :

—Nous sommes bien à court, comme je vous le disais. Cependant, puisque mon homme vous a conduit ici, je vais essayer de vous donner quelque chose... Oh ! bien peu, malheureusement.

La vieille étant à la cuisine, Martial se mit sur la porte.

La silhouette plaintive, affligée, de l'enfant dont la vue avait déjà si fortement impressionné Martial, reparut à l'une des dépendances.

Immobile à l'endroit où Martial venait de l'apercevoir, elle dressa vers lui ses grands yeux pleins de supplication.

—Oh ! il y a vraiment quelque chose de secret au sujet de cette enfant, — murmura Martial.

Il comprit qu'elle se cachait, observa que la paysanne était toujours dans sa cuisine, l'homme auprès de ses bœufs, et s'avança rapidement auprès de Marguerite.

—Mon enfant, — dit-il d'une voix basse, — les minutes pressent peut-être ; il me semble que vous désirez quelque chose de moi. Parlez vite. Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

—Je suis une captive. Qui que vous soyez, de grâce emmenez-moi. Délivrez-moi !

—Une captive dans cette ferme ?... Ces gens-là ne sont donc pas vos parents !

Marguerite hésita :

—Mes parents sont loin, — balbutia-t-elle.

—Écoutez, — fit précipitamment Martial, — ce que vous demandez est grave, mon enfant. Vous devez avoir confiance en moi et me dire sans détour qui vous êtes, pour que je sache si je ne dois pas hésiter à prendre votre cause en mains...

—Mon Dieu ! — fit Marguerite en dressant ses mains vers le ciel comme pour y chercher une inspiration.

Et livrant enfin son secret tout entier :

—Je m'appelle Marguerite, je suis la fille de lady Ellen Mercy !